

Préface

— *Tu réécris notre histoire ? Demandai-je à l'auteur de La Becquée.*

— *Non ! Je l'écris.*

C'est un fait ! Cette histoire n'a jamais été écrite ou si jamais elle le fut, c'était dans un but plutôt intéressé en un charabia insultant.

Sémitiques, chamito-sémitiques, aryens, arabes, juifs, gaulois... épaules larges, hanches étroites, petits, bruns, énergiques, nerveux, blonds, carnation pâle, yeux clairs, taille haute, brachycéphalie, indice céphalique, pureté de la race, métissage, dolichocéphale, tête longue, taille petite, croisement, origine, race, tête raccourcie, front droit, visage ovale et allongé, sourcils minces, arcade nette et modelée, yeux sombres, pommettes peu marquées, nez mince et busqué, bouche petite, menton droit et long, expression douce, ardente et grave, sourcils épais, nez large, bouche grande, taillée à coups de hache, passion sauvage, sourire explosif (?), teint clair, piqué de taches de rousseur, cheveux blonds ou châains, yeux bleus ou glauques faiblement écartés, voix harmonieuse et chantante, charme du visage, plus séduisant que beau, corps droit, tête haute, moins racé que l'Arabe, air de grandeur que l'Arabe n'a pas, aisance...

Et j'en passe.

Des mots encore des mots. Contradictions, divisions, et hypocrisie se donnent rendez-vous en cette littérature qui nous dit que l'Auressien est séducteur, intelligent, aisé dans sa grandeur mais il n'en demeure pas moins simple

d'esprit. Un indigène presque idiot, écarté, isolé dans ses montagnes. Haï par l'un, méprisé par l'autre. Un langage qui sert de nos jours encore pour régner.

— Je suis un Chaoui ! Dit l'Auressien.

— Hachak !¹ Répond l'Autre.

L'esprit de division reste l'âme et le fondement même de ce charabia des dits « civilisés » que reprennent les politiques d'aujourd'hui.

« Toi, l'Auressien, tu as la grandeur que l'Arabe n'a pas, mais c'est ce dernier qui te nomma Chaoui car tu es et restes un primitif gardien de chèvres et c'est moi le *civilisé* qui vais de mes blanches mains te façonner. »

Et voilà ! Il fallait attendre que vienne l'Arabe pour nous trouver un nom. Nous n'étions même pas capables de nous nommer. Merveilleux !

Et que penser de cette autre appréciation de cette autre européenne à la recherche de quelque exotisme gratuit ? « Les femmes ont un parler léger, fluide et musical comme un chant d'oiseau ; point de gutturales ni de voyelles sonores, les finales sont douces et les voyelles longues, très ouvertes... »

La femme parlerait-elle un autre langage que celui de son époux, de son frère, de sa mère ?

Dieu du ciel !

Veillez, lecteur, m'excuser un instant seulement. Le temps d'aller vomir.

Dihya

¹ Que la Honte s'éloigne de toi !

Préfaces apodictiques

C'est chevauchant le temps qu'il surgit du néant qu'il
surgit du passé cavalier insolent traversa l'Aurès ce pays
qu'il aima

Sa monture est étrange

Ce n'est pas un cheval ni *féconde* jument ni cet âne têtû ni
mule ni mulet

Elle est un peu tout cela la noblesse de l'un et la force de
l'autre

C'est chevauchant le vent qu'il arriva sur nous cyclone
insolent

Il n'avait pas de nom certains virent en lui le Gaucher
insoumis venu nous libérer du joug de l'infamie mais
l'infamie c'est moi violeur incestueux parricide oublieux
Je suis l'ignoble fils ce frère qui trahit ce père qui supplie
cette mère qui implore cette sœur dévergondée chevelure
sans foulard visage sans voile

Le Gaucher insoumis a déchiré le voile a lacéré le foulard
et m'a rasé la barbe de la *tradition*

Je retrouve enfin ma face cachée libérée de la honte
d'avoir été servile

O sœur

O bien-aimée

En tes cheveux soyeux ornement flamboyant je vois ta
dignité liberté retrouvée

Chevauchons l'espace Chevauchons le temps
avec cet insoumis ce Gaucher cavalier dont je porte le nom

Texte extrait de *Aurès Insoumis*
paru aux éditions Publibook – Juillet 2005.

Première préface

Sous l'aéroport *Medghacen* coulent les flots, eaux de la honte
Par-dessus ma tête, un air polluant qui s'offre à toute *affronte*
Au loin tout là-bas Tkukt l'opprimée raconte ses blessures
Et les *cravatées costumettes noires* se frottent les mains
Tout un bain de sang pour légitimer un nom sans lendemains
Collabos des temps nouveaux et présents colmatez les fissures

Mon pays, l'Aurès, est une terre étrange, sauvage et rude. Une terre inculte abandonnée des Dieux et des hommes. Une terre stérile. Un rocher sans âme ne donnant que des glands pour nourrir ceux qui y vivent. Des sangliers pataugeant dans la boue. Des êtres à peine sortis du néandertalien. Une vague image d'homo sapiens. A peine humaine. Cette terre inculte peut revivre si on lui donnait sa chance de s'épanouir.

La France est là, rien que pour cela.

En Aurès, ceux qui y vivent sont des bergers paisibles, heureux et sereins mais des gens ignares, incultes, analphabètes, illettrés, superstitieux. Une cervelle de moineau. Ils ne pensent et vivent qu'au quotidien. Des animaux que la civilisation se propose de domestiquer. Des êtres sans idéal ni ambition. Des êtres se nourrissant de racines, de fruits et de légumes quand la saison le permet. Des mangeurs de viandes crues. Toujours affamés comme leurs ancêtres les Gétules. Belliqueux !

Avec quelques rudiments d'écriture et de lecture, pas trop cependant, leur cerveau ne pouvant contenir un grand savoir, ces êtres sans culture, ni histoire ni religion feraient de loyaux sujets pour la grande nation qu'est la France.

Leur donner quelque intelligence en organisant leur maigre et archaïque savoir, voilà le but.

La France est là, rien que pour cela.

Nos mythes, nos héros ne sont qu'un grand et éternel mensonge. Un mensonge populaire qu'une absurde mémoire s'entête de transmettre de génération en génération. Nos héros ne sont que de vulgaires bandits abusant et profitant de l'ignorance du peuple pour le soulever contre l'autorité bienfaitrice coloniale. Des charlatans éloquentes, vils et lâches fanatisant les foules superstitieuses, lesquelles finissent toujours par les trahir. Il faut interdire les veillées où se racontent leurs exploits.

La France est là, rien que pour cela.

Voilà ce que sont l'Aurès et les *Chaouias* ou du moins ce qu'une littérature coloniale veut faire croire pour justifier les injustices et les abus commis au nom d'une civilisation bienfaitrice.

Au tout début, lire de tels livres me révoltait et me donnait envie de vomir. Je voulais leur répondre, me justifier.

Mais de quoi ?

Mais pourquoi ?

Je voulais me faire défenseur des miens, mais le temps l'était mieux que moi.

Puis, je me sentis indifférent à cette littérature avec quelque mépris certes je l'avoue mais j'en riais.

Je n'en ris plus.

Toute mon histoire m'est racontée par les autres. Ces autres qui ne cherchent qu'à l'avilir, l'abaisser et me la rendre honteusement méprisable pour m'inculquer la leur basée sur le *progrès*.

Qu'ils l'écrivent cette histoire. Cela ne me touche plus.

Qu'ils les disent leurs inepties et leurs insanités lesquelles n'expriment en réalité que leur identité projetée sur moi.

Je vais de mon côté, écrire et non réécrire ma vérité jusque là orale. J'y dirai la liberté seul idéal des miens. Mythes et légendes, faits historiques, réalités merveilleuses viendront jalonner mes écrits.

Que ceux qui ont foi en cette littérature écrite par l'autre, que ceux-là seuls, collabos des temps présents, affûtent leurs plumes et se jettent sur mes écrits. Qu'ils y bavent, le temps saura effacer leurs *bavures*.

Mes écrits sont la mémoire de mon peuple. C'est lui qui écrit et donne sa propre version des faits.

Du lointain déjà me parvient l'aboiement des chiens.
La caravane passe...

Deuxième préface

Il était une fois un poète et son chat. Le poète c'était moi et le chat n'existait pas.

Va savoir pourquoi ?

Le poète que j'étais, poète ne l'étais pas. Rimailleur, soit ! Rimeur, certainement pas. Et ce chat se tenant à mes pieds m'appartenait bien. Il était mon bien. Un bien que je ne possède pas, celui-ci n'existant pas.

Va savoir pourquoi ?

Cette histoire de poète que je n'étais pas et de mon chat qui n'existait pas, je me devais de vous la conter et même de vous la raconter. Sinon ce soir, je me verrais psychopathe *camisolé forcé* dans une chambre capitonnée, subissant la *question* pour une réponse que je n'avais pas.

Va savoir pourquoi ?

Psychopathe, je le suis, comme tous d'ailleurs, et même très dangereux selon les marmousets aux noires *costumettes* car en mes yeux, j'ai caché des bombes dévastatrices. Lacrymales, certes mais des bombes tout de même. Véritables *Armes de Destruction Massive*, elles implosent, explosent et leurs dégâts sont terribles.

Terribles !

La Porte de la vallée (comprendre *Bab El Oued*) en sait quelque chose. Le goût de la boue est bien souvent amer.

Va savoir pourquoi ?

Alors cette histoire de poète et de son chat est une histoire de pis et de foin, tantôt vous saurez pourquoi. Je vous parlerais bien de la Voie Lactée et du voleur de foin, mais je préfère ériger un pont. Un pont galactique sous lequel coule et s'écoule le temps. Un pont rapproche les rives de

la *tolérance* et vous permet de passer d'un bord à l'autre sans vous mouiller ou vous acculturer. Autant ne pas se mouiller et passons du chat à la souris.

Une souris ayant pour nom Mrici (lire M'richi).

Va savoir pourquoi ?

Ceci est donc l'histoire d'une souris. Une souris qui jamais ne sourit. Une souris au pelage jaune. Un jaune canari car elle vient des Îles Cactus (comprendre Tikennarin). C'est un jaune légèrement ocre, presque rouge comme ce désert au Turban Arénacé (comprendre Erg Echikh). Un turban de sable qui se roule, s'enroule, se déroule au gré du vent.

Va savoir pourquoi ?

Comme le chat du poète que je n'étais pas, cette souris n'existe pas. Cependant, elle suit mon pas surtout quand je marche en dormant sous les ponts galactiques que les marmousets cravatés ne fréquentent pas.

Va savoir pourquoi ?

Pour me libérer un peu de ma psychose quotidienne et délier ces maillons qui me serrent et m'enchaînent au murret des caves de Maillot (comprendre l'hôpitaleuh militaireuh), je me suis confié à quelqu'un. Je lui ai parlé du chat puis de la souris. Il me crut l'incrédule.

Va savoir pourquoi ?

Ce quelqu'un était un journaliste ou du moins quelqu'un qui écrit ou mieux qui écrivait dans un journal. Un journaliste. Chaque *Matin*, il y disait ses points de vue que Tatem aux chaussures noires brillamment cirées ne semble pas apprécier. Pourtant il n'y parle que des ruines qui tombent en ruines, des sapeurs qui sapent et minent, des traditions aux auditions des éditions. Et il en prenait des photos !

Et il en prenait des photos ! Ah ! Le matin !

Va savoir pourquoi ?

Je me suis dit « je vais tout lui conter, raconter et si l'envie d'en rire lui prend, ce serait bien fait pour ma